

CRITIQUE

## « L'enfant brûlé », un drame à feu doux à l'Odéon

Noémie Ksicova adapte avec une infinie délicatesse le sombre roman de Stig Dagerman, histoire d'un deuil adolescent aussi violent que désespéré, incarné par un quatuor de comédien(e) s remarquablement accordés.



Repas de famille sous tension. De gauche à droite : Knut (Vincent Dissez), Bengt (Théo Oliveira Machado), Gun (Cécile Péricone) et Bérit (Lumir Brabant). (Jean-Louis Fernandez)

Pour complimenter un(e) comédien (ne) ou un spectacle, on met souvent en avant sa « justesse ». L'expression quelque peu galvaudée trouve pleinement son sens quand on l'applique au travail de Noémie Ksicova pour cet « Enfant brûlé » au Théâtre de l'Odéon. Tout dans cette création théâtrale est d'une infinie justesse : l'adaptation libre mais respectueuse du roman de Stig Dagerman, paru en 1948 ; la mise en scène bergmanienne, alternant cris, chuchotements et silence ; le décor stylisé et astucieux ; le jeu serré, tenu des deux acteurs et des deux actrices en scène.

La metteuse en scène a réussi à tirer l'histoire de ce deuil post-adolescent violent vers le présent, sans brider sa force corrosive et sa poésie. Bengt, garçon de 20 ans qui, sous couvert d'un combat pour la pureté, transforme le trauma de la mort de sa mère

en un jeu pervers de destruction - de lui-même et de ses proches - devient héros rebelle d'aujourd'hui. Injuste, narcissique, jeune fauve blessé en demande d'amour, il séduit autant qu'il agace et effraie.

## Intériorité

Avec Théo Oliveira Machado, Noémie Ksicova a trouvé l'interprète idéal. Fort de sa gueule d'ange à la « Théorème », de son port un peu raide, de sa voix blanche, de ses expressions tour à tour naïves et féroces, il compose un « enfant brûlé » d'une grande intériorité qui paraît près d'implorer à tout instant. Dans le rôle du père, Knut, Vincent Dissez cultive intelligemment les contrastes : affichant une fragilité fébrile, une bienveillance maladroite, une aspiration désespérée à la joie, incarnée par sa nouvelle compagne Gun.

Cécile Péricone campe avec une énergie farouche cette femme soumise à des chocs contraires : d'abord maîtresse du père, Gun deviendra maîtresse du fils, qui a choisi de l'aimer après l'avoir détestée. Lumir Brabant donne une émouvante densité au personnage de Berit, la petite amie de Bengt, sans cesse humiliée par son brutal fiancé. En contrepoint, le sympathique chien noir, Mesa (Hector dans la pièce), éclaire de sa tendresse animale le drame vécu par des humains à la dérive.



D'un appartement confiné à une île éclatante bordée d'eau turquoise, des nuits enneigées aux feux d'artifice de la Saint-Jean, une Suède intemporelle se matérialise sur le plateau des ateliers Berthier - un pays froid peuplé de souffrance, d'élan d'amour-haine et de fantômes. « L'enfant brûlé » se consume à feu doux et plonge le public dans un cauchemar éveillé. Seule la dernière image, pour peu qu'on soit de nature optimiste, semble allumer une lueur d'espoir : celle d'être consolé, même après avoir tout brûlé...

**Philippe Chevilly**